CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

N° 160.

SUR L'INFLUENCE

DE LA PUBERTÉ, DE LA PREMIÈRE MENSTRUATION ET DU MARIAGE,

SUR LA SANTÉ DE LA JEUNE FILLE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 août 1826, pour obtenir le grade de Docteur en medecine;

PAR CHARLES PICAUD, de Saint-Germain-des-Prés,

Département de la Dordogne.

Ce sexe est tout pour l'homme; il soutient son enfance,
Il prête à nos vieux ans son active assistance;
Fait pour aimer, pour plaire, et prompt à s'attendrir,
Il nous apprend à vivre, et nous aide à mourir.

DUCIS, *Abufar.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN fils, *Suppléant.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Président.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. LAENNEC. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, MOREAU, PELLETAN père, PINEL VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arver.	Maisonnab.
Breschet.	Moreau.
Capuron.	Murat.
Chomel.	Parent du Chatelet.
Cloquet aîné.	Pavet de Courteille.
Coutanceau, *Examinateur.*	Ratheau.
De Lens.	Richard, *Suppléant.*
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardins, *Examinateur.*	Ségalas.
Guersent.	Serres.
Jadioux.	Thévenot.
Kergaradec.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MON PERE.

Regrets éternels.

A MA MÈRE.

Hommage d'amour filial.

C. PICAUD.

ALEX. MAYO.

DE MON PÈRE.

Regrets maternels.

A MA NIÈCE.

Hommage d'amour filial.

C. PICAUD.

INTRODUCTION.

L'HOMME change continuellement depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'époque fatale où, entraîné vers sa fin par des altérations graduelles, suites inévitables des progrès de la vie, il rend à la nature les principes élémentaires dont elle l'avait formé. La femme, dans une vie plus orageuse encore, marche de révolutions en révolutions, dont la première est la puberté, et la dernière la cessation des règles. Parmi ces périodes, qu'y a-t-il de plus intéressant pour l'observateur que la première menstruation, époque si remarquable par les phénomènes qui l'accompagnent? La femme semble alors commencer une existence particulière, qui lui donne un mode de sensibilité différent de celui de l'homme, de celui qu'elle avait avant ces changemens, et qu'elle perdra un jour quand elle aura rempli le vœu de la nature. De là vient que ses maladies ont un double caractère de gravité qui les rend souvent funestes, et de mobilité qui semble échapper tout à la fois à l'attention et aux remèdes.

Plusieurs maladies que la femme avait pu apporter du sein de sa mère, ou que des circonstances accidentelles avaient fait naître, se trouvent guéries par la première éruption des règles : d'autres, mais c'est le plus petit nombre, sont développées ou produites par l'influence de ce changement; encore ces dernières, pour la plupart, n'arrivent-elles que faute d'avoir pris les précautions néces-

saires pour ne pas entraver la marche de la nature, ou bien sont le résultat d'une éducation mal dirigée.

Quelques-unes des maladies qui résistent à l'éruption menstruelle cèdent souvent à l'effet du mariage, ainsi que d'autres affections produites par la puberté. L'hymen développe aussi quelques maladies, desquelles on pourrait dire avec vérité qu'elles sont presque toujours la suite des excès des plaisirs ou de l'exaltation des passions. En effet, les époux savent rarement se contenir dans les limites de leurs besoins, et garder une modération qui aurait prolongé leur vie au delà du terme qu'ils eussent pu espérer en restant célibataires.

Entrer dans des considérations générales sur l'influence de la puberté, de la première menstruation et du mariage, sur la santé de la jeune fille, tel est le but que je me suis proposé, telle est la tâche que je vais essayer de remplir. Heureux, si mes efforts m'obtiennent l'indulgence des illustres professeurs de cette Faculté, et l'approbation du sexe aimable qui en fournit le sujet!

Il est si doux de s'occuper de ce qui peut contribuer à diminuer le nombre des accidens qui assiégent la plus faible et la plus intéressante partie de la société, celle que la nature a particulièrement destinée à reproduire l'espèce humaine, que j'ai fait de ce sujet l'objet de mon premier travail public, voulant montrer par là ma profonde vénération et ma sincère reconnaissance pour celles qui nous ont donné le jour, qui ont soigné notre enfance, et dont l'existence entière est consacrée à embellir la nôtre.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR L'INFLUENCE

DE LA PUBERTÉ, DE LA PREMIÈRE MENSTRUATION

ET DU MARIAGE,

SUR LA SANTÉ DE LA JEUNE FILLE.

Puberté. La puberté est cet âge qui, succédant immédiatement à l'enfance, accompagne l'adolescence et précède la jeunesse; c'est celui où la nature, après avoir donné aux principaux organes de l'économie une grande partie du développement qu'ils doivent éprouver, accorde ensuite à l'individu les moyens de propager son espèce. C'est alors que se montrent toute la beauté et toutes les grâces de la femme; c'est le moment de son triomphe. Sa taille, par un mouvement rapide, prend un accroissement considérable; une secousse générale est imprimée au tissu cellulaire, qui s'arrange et se modifie dans toutes les parties du corps, remplit les interstices des muscles, les intervalles des os, arrondit et dessine voluptueusement ses formes; les muscles de la glotte reçoivent aussi un accroissement et des modifications semblables, qui donnent de l'éclat au timbre vocal. Aussi

les jeunes filles aiment le chant et s'exercent à déployer les agrémens de leur voix.

Jusqu'à ce moment la mémoire avait presque remplacé toutes les autres facultés intellectuelles ; maintenant elle cesse d'avoir la même fidélité; l'imagination vive de la jeune femme dominera presque exclusivement. Heureux temps des chimères et des rêves, de bonheur qui embellit tout, et qui ne dure, hélas, que pendant la première jeunesse !

Les mêmes principes naturels qui font éprouver à tout l'extérieur de la femme de si notables changemens, agissent avec la même force sur toutes ses humeurs ; son sang alors, plus riche en oxygène, échauffe, colore toutes les parties, et leur donne le ton de la fraîcheur : ses yeux et toute sa figure acquièrent une expression jusqu'alors inconnue.

Les signes généraux de la puberté sont précédés, chez la femme, d'un travail plus ou moins pénible dans les ovaires et dans l'utérus, dont la jeune fille est avertie par des douleurs lombaires, des frissons, et des céphalalgies quelquefois très-longues et qui reviennent comme par accès; les yeux sont ternes, cernés; les joues, décolorées; l'appétit se perd, et l'on remarque une langueur particulière dans les fonctions de tous les viscères, dans les facultés intellectuelles, ainsi qu'une indifférence plus ou moins grande pour les exercices du corps ; les formes extérieures commencent à perdre la ressemblance qu'elles avaient avec celles du sexe mâle, dans les premières années de la vie. Le tissu cellulaire qui environne les parties génitales externes reçoit une plus grande quantité de graisse, qui gonfle et rend plus étroites les ouvertures et les canaux qui en font partie. Le duvet qui garnit l'extérieur grandit, devient plus épais, et prend une couleur plus prononcée. Les os du bassin s'évasent, s'aggrandissent et se consolident; le sacrum et le coccyx se courbent en arrière dans la partie moyenne de leur totalité ; les os innominés s'allongent et se contournent antérieurement : ce qui permet à l'utérus, qui jusque-là avait

été retenu par le détroit supérieur, de venir se loger entre la vessie et le rectum.

Les mamelles, liées par une étroite sympathie aux organes de la génération, ne tardent pas à ressentir les effets de la révolution générale; les lobes de la glande mammaire augmentent de volume, en sont séparés par des pelotes graisseuses assez considérables; les vaisseaux lactifères entrent en érection; enfin, en peu de temps, ces organes s'arrondissent et s'élèvent gracieusement en formant au-devant du thorax des saillies bien prononcées, qui, remplissant avantageusement le premier vœu de la nature, en font aussi un des premiers élémens de la beauté.

Maladies guéries par la puberté. Lorsque la révolution de la puberté n'a point été troublée dans sa marche, qu'elle s'est faite suivant les lois de la nature, elle dissipe souvent des maladies rebelles à tous les moyens thérapeutiques.

L'épilepsie qui a pour cause une frayeur ou toute autre cause accidentelle éprouvée pendant la jeunesse, et n'est entretenue que par l'excitation ataxique du système nerveux, cède assez ordinairement à la révolution de la puberté, lorsque celle-ci est brusque, et secoue fortement l'économie. Les convulsions idiopathiques peuvent cesser pareillement à cette époque; l'incontinence d'urine, qui tenait à un relâchement des organes génito-urinaires et à la faiblesse du col de la vessie se trouve guérie, ainsi que l'avaient observé les anciens, par la tonicité nouvelle dont jouissent les parties. Les scrophules, les dartres, et, en un mot, toutes les maladies qui tiennent à une atonie générale ou partielle, à une prédominance, et à un désordre du système nerveux et lymphatique, se guérissent d'une manière spontanée à cette époque où toutes les parties du corps ont une organisation plus avancée, plus parfaite, et remplissent leurs fonctions avec énergie.

Puberté considérée comme source de maladies. Si la puberté se montre bienfaisante en détruisant les maladies de l'enfance, elle si-

gnale aussi son existence par un nouvel ordre d'affections non moins graves dont elle est la source.

Ainsi, de l'action énergique du système sanguin naîtront les hémorrhagies par le nez, le poumon, etc. Les fièvres inflammatoires, les phlegmasies de différentes cavités.

De la prédominance du système nerveux viendront l'hystérie et les différentes espèces de névroses : et n'a-t-on pas vu souvent la folie en être la suite ?

Un des effets, funestes à cette époque, de l'influence des organes génitaux sur l'imagination, est cette passion qui n'est que trop nourrie et sans cesse exaltée par mille images difficiles à éviter, qui entretiennent les sens dans une ivresse perpétuelle, donnent lieu ou au libertinage, ou à ces tristes jouissances solitaires qui épuisent la femme et la font vieillir avant le temps. De là, la naissance du marasme, de la phthisie pulmonaire, de la courbure de l'épine et du mal vertébral, devenus si communs de nos jours.

Première menstruation.

L'évacuation menstruelle est le complément de la puberté ; elle est annoncée par tous les signes qui indiquent la plénitude du système circulatoire, tels que : douleurs vagues et engourdissemens dans les lombes, le bassin, les aines et les cuisses ; prurit, éréthisme, chaleur et léger gonflement des parties génitales externes ; lassitudes spontanées ; efflorescences passagères du système cutané, particulièrement à la face ; yeux rouges, sensibles et larmoyans ; légers accès de fièvre éphémère ; hémorrhagie nasale ; durcissement et sensibilité extrême des seins, portés quelquefois jusqu'à la douleur ; érection et coloration en brun du mamelon : alors aussi le sommeil est agité, inquiet et souvent interrompu par des rêves fatiguans ; l'appétit, beaucoup diminué ; le pouls, fort, inégal et accéléré, comme l'avait déjà observé *Bordeu*. Après ces symptômes, arrive l'éruption d'une plus ou moins grande quantité de sang vermeil, qui est ordi-

nairement précédée et suivie par celle d'un liquide séreux, rougeâtre. Aussitôt après, l'exaltation vitale diminue ; il s'opère une détente générale dans toute l'économie ; les yeux perdent leur éclat, ils sont ternes, caves, et un cercle livide en circonscrit la partie inférieure : alors la femme, comme étonnée de tous ces phénomènes, reste pendant quelque jours dans l'accablement et la langueur ; enfin tout rentre dans l'ordre, et l'utérus est propre à la conception. Cette première éruption est quelquefois suivie d'un intervalle plus ou moins long (trois ou quatre mois, quelquefois une année) avant qu'il en paraisse une nouvelle. Ces retards s'observent souvent chez les femmes d'un tempérament lymphatique et dont la constitution est faible et délicate. La nature se soumet cependant à la longue à cette hémorragie, et son retour périodique s'annonce à peu près par les mêmes phénomènes que nous avons décrits.

La menstruation dure ordinairement de deux à huit jours. La quantité de sang fournie par chaque hémorrhagie, varie suivant le climat, l'âge, les habitudes et le tempérament ; ainsi, elle est plus considérable dans les pays chauds que dans les pays froids (elle est de huit à dix onces en France) ; elle est aussi plus abondante dans les villes, et chez les femmes sédentaires ou très-abandonnées aux plaisirs de l'amour, de la table, etc., que chez les femmes qui mènent une vie simple et laborieuse.

L'époque de l'apparition de la première éruption des règles n'est pas la même pour tous les individus : les variétés qu'elle présente sont dues à l'influence du climat, à la manière de vivre, à l'éducation, etc. ; dans nos climats, les jeunes filles sont nubiles de onze à quinze ans. Il n'en est pas de même pour tous les pays. Les filles qui avoisinent l'équateur sont réglées à dix ans et même plutôt ; au rapport de *Prideaux*, Mahomet épousa Cadisja à cinq ans, et l'admit à sa couche à huit : tandis que, dans la Suède, la Russie, le Danemark, etc., la menstruation n'a lieu qu'à une époque déjà avancée de la vie des filles, qui ne sont réglées qu'à dix-huit ou vingt ans mais loin que cette tardive apparition des règles nuise à la fécondité des femmes du Nord, elle semble en multiplier les heureux produits.

Lieu d'où sortent les règles. On ne peut pas douter que le siége de la menstruation soit dans l'utérus; mais il a existé une grande diversité d'opinions pour savoir de quel endroit de l'utérus découlait le fluide menstruel. *Morgagni* voulait qu'il fut versé par le fond de l'utérus; *Astruc* prétendait qu'il était fourni par quelques appendices veineux dont on ne trouve aucun vestige. *Baudelocque* le faisait découler des sinus utérins, c'est-à-dire, d'un ordre de vaisseaux admis par quelques-uns, niés par d'autres. Enfin l'opinion la plus généralement admise aujourd'hui, est que le sang menstruel est versé par les extrémités exhalantes des artères utérines.

Nature du sang des règles. Aristote, Pline, chez les anciens; *Delamotte*, chez les modernes, ont pensé que le fluide menstruel avait des qualités délétères. On est bien loin de penser ainsi aujourd'hui, car si les règles étaient une épuration comme ils le prétendaient, le plaisir si naturel d'être mère serait aussi le plus dangereux, et exposerait la femme à contracter les plus graves maladies; puisque, pendant le temps de la gestation, elle perd ordinairement la faculté de rendre ces prétendues impuretés. Ce sang est cependant susceptible de dégénérer suivant les différentes affections maladives qui peuvent affecter la femme. Il est pâle et décoloré chez les scrophuleuses, noirâtre et fétide chez les scorbutiques, acrimonieux chez les dartreuses. L'irritation qui s'établit sur l'utérus, lors de l'écoulement menstruel, peut appeler vers cet organe une foule d'humeurs étrangères; aussi on a vu de nombreux exemples d'hommes atteints d'écoulemens même très-opiniâtres, pour n'avoir pas suspendu leurs approches amoureuses pendant ce temps.

Causes des règles. La cause des règles, comme celles de toutes les grandes fonctions de l'économie, est à peu près ignorée. *Roussel* prétend que les femmes n'ont pas toujours été réglées, et que, loin d'être inhérente à leur nature, la menstruation n'est que le résultat d'une pléthore déterminée par l'intempérance, une suite de la dé-

génération de l'espèce humaine ; et qu'une fois introduite chez les femmes, cette évacuation s'y est communiquée par une filiation non interrompue. Nous sommes loin de partager cette opinion : si, comme le prétend cet auteur, la menstruation était le fruit de l'intempérance et de l'abondance excessive des sucs nourriciers, produite par les raffinemens de la sensualité, d'où vient que les hommes (qui de tout temps et en tous pays ont été plus abandonnés aux plaisirs de la table) n'éprouvent pas des hémorrhagies semblables?

Maladies guéries par la première menstruation. Le changement qui survient dans l'organisation des jeunes filles a souvent hâté la terminaison d'une grande quantité de maladies dépendantes d'une constitution scrophuleuse telles que : les engorgemens des glandes du cou, de la mâchoire, et d'autres ; des tumeurs blanches des articulations ; des ophthalmies scrophuleuses. Les convulsions deviennent moins fréquentes ; la danse de Saint-Guy, l'épilepsie, la catalepsie, l'hystérie disparaissent, de même que différentes affections, la teigne, les dartres, les gales anciennes, la leucorrhée, les fièvres intermittentes. A cette époque aussi, on parvient à arrêter les progrès de plusieurs lésions vitales et organiques des os, telles que l'exostose, la carie, l'osteo-sarcôme, la nécrose et le rachitis, au moyen de médicamens qui jusqu'alors avaient été sans effets; enfin, par la dérivation que produit le flux menstruel, diverses hémorrhagies sont arrêtées, comme l'épistaxis, l'hémoptysie, qui peuvent faire craindre la phthisie pulmonaire.

Maladies produites. Si, comme nous venons de le voir, la menstruation détermine la guérison de différentes maladies, le plus grand nombre des jeunes filles, à cette époque de la vie, éprouvent des accidens plus ou moins graves. De tous ceux qui peuvent survenir, le plus fréquent est la difficulté que les règles ont à s'établir.

Ce retard dans l'apparition du flux menstruel tient à l'excessive prédominance des tempéramens, le tempérament sanguin étant

suivi de pléthore, d'un excès de force ; le lymphatique manquant de force, le musculaire de sensibilité ; et le nerveux déterminant dans d'autres organes que l'utérus, ou sur l'utérus lui-même, un plus grand degré d'activité et de sensibilité : d'où résulte l'excès ou le défaut de forces vitales ou de la sensibilité. Enfin, cet état peut être déterminé soit par des causes dérivatives, ou par quelque vice de conformation dans les organes de la génération.

Les maladies dépendantes de la rétention sont différentes suivant les causes qui les ont produites. 1.° Si elles dépendent d'un excès de forces, alors on voit survenir la fièvre inflammatoire, la frénésie, la pleurésie, la péripneumonie, l'hépatite, la péritonite, la dysenterie, les phlegmasies cutanées, les hémorrhagies supplémentaires, qui peuvent affecter toutes sortes de voies, particulièrement les organes pulmonaires, qui deviennent le siége d'une hémoptysie, bientôt suivie de la désorganisation des poumons comme on l'a vu. 2.° Si elles dépendent du défaut de forces vitales, la chlorose, l'anasarque, l'ascite ; l'hydrothorax, le scorbut, la phthisie pulmonaire, la diarrhée, les éruptions pustuleuses, etc. 3.° Du défaut de sensibilité : mais ce manque de sensibilité est rarement la cause des maladies violentes ; tantôt la menstruation ne s'établit pas ou ne se fait qu'imparfaitement. 4.° D'un excès : dans ce cas, au contraire, le système nerveux éprouve des altérations extrêmement nombreuses et quelquefois graves ; les sympathies multipliées qui unissent le système utérin aux autres organes rendent aisément compte de la tendance que doivent avoir ces dernières à se troubler lorsque la matrice est en désordre : ainsi la tête éprouve des douleurs de divers genres, l'apoplexie, la catalepsie, la manie, comme nous l'a fait observer M. *Esquirol* dans ses leçons ; la face, des convulsions ; la gorge, des constrictions ; le cœur, des palpitations ; l'estomac, des dégoûts, des vomissemens, des crispations, l'hypochondrie, la mélancolie ; enfin, quand cet excès de sensibilité est porté sur les organes de la génération, on voit survenir l'hystérie et la nymphomanie.

Maladies guéries par le mariage.

Après avoir esquissé le tableau de la puberté et de la menstruation, et des effets qu'elles produisent sur la jeune femme, il me reste à parler d'un nouvel ordre de fonctions auxquelles la nature l'a appelée pour la propagation de l'espèce. Telle que la plante qui, jusqu'à son entier développement, n'a frappé la vue que par l'élévation de sa tige, mais qui, arrivée au terme de sa croissance, entr'ouvre le calice qui recèle les fleurs dont elle tire sa beauté et son principal ornement, et montre tout-à-coup les organes de la reproduction jusque là cachés dans son intérieur ; telle la femme devenue pubère indique à l'extérieur, par la saillie de ses formes et par le développement des graces et des beautés dont l'a douée la nature, le temps où l'hymen l'appellera bientôt à un nouvel état. Alors sa constitution est changée, de nouveaux besoins se font sentir ; les forces de la vie, qui dans l'enfance étaient employées à l'accroissement général, et réparties entre l'appareil nutritif, les systèmes cellulaire et absorbant, se dirigent maintenant vers les organes glanduleux; l'utérus devient un nouveau centre de vitalité; les mamelles, les lèvres, le clitoris ont avec lui une étroite sympathie : ce qui explique leur érection simultanée, qui inspire à la femme le désir de plaire et d'aimer. D'où s'élèvent ces tendres émotions, cette langueur, cette fièvre de vie qui semblaient enivrer cette vierge naguère si timide, si ce n'est de ce foyer de sensibilité? Soit par sentiment de faiblesse, soit par cet attrait irrésistible qui régit l'univers entier, la femme cherche à se rapprocher de l'homme, et cède au penchant qui l'entraîne vers l'être créé pour la protéger.

Quoique l'apparition de la menstruation soit le signal de la nubilité, il ne faut pas s'empresser de marier les filles aussitôt qu'elle a paru ; on devra attendre que leur constitution soit assez développée pour pouvoir se livrer sans inconvénient aux plaisirs de l'amour.

Plusieurs circonstances peuvent faire varier l'époque où on doit engager la jeune fille dans les liens de l'hymen : elle varie selon les climats, le tempérament, le genre de vie, et tout ce qui peut avancer ou retarder la menstruation. Ainsi, les femmes du midi peuvent être mères à neuf ou dix ans, au rapport de *Shaw :* sur les côtes de la Barbarie, on voit communément les femmes mères à onze ans et grand'mères à vingt-deux ; mais, semblables à ces fleurs hâtives que l'ardeur du soleil fait éclore et dessèche en un jour, elles passent rapidement de l'aurore au déclin de leur vie. Il n'en est pas de même de celles des pays septentrionaux qui ne conçoivent ordinairement que de dix-neuf à vingt-cinq ans : cette règle n'est cependant pas constante ; on voit plusieurs femmes sur les bords de la mer Glaciale, telles que les Lapones et les Ostiatiques, etc., devenir mères à seize ou dix-huit ans, c'est-à-dire aussitôt que les Françaises, qui semblent tenir le milieu entre ces deux époques.

Rapporter toutes les causes qui peuvent retarder la femme à se livrer aux douceurs de l'hymen, serait recommencer ce que nous avons déjà dit à l'article de la menstruation. Mais, en ne considérant la femme que sous le rapport physiologique, nous croyons que l'âge où elle peut se marier d'une manière avantageuse pour elle et pour sa postérité est de vingt à vingt-cinq ans ; au-dessous de cet âge, elle n'a pas encore acquis tout le développement nécessaire, et n'avons-nous pas tous les jours sous les yeux les funestes résultats de ces mariages trop précoces. Mais, lorsque la jeune fille aura l'âge requis par la nature, et s'il rentre dans ses besoins comme dans sa constitution de se livrer aux plaisirs de l'amour, le mariage étant le seul moyen légitime qui lui soit offert par la société, toutes ses pensées, toutes ses actions doivent tendre vers ce but. La nature repousse le célibat ; il est chez les femmes une des causes les plus fréquentes des maladies utérines, de l'hystérie, de la nymphomanie, de la chlorose, etc., comme l'ont prouvé les expériences de *Buffon* et *Parcieux* en France, et *John Sinclair* en Angleterre. Tous les

bons praticiens sont d'ailleurs d'accord sur ce point et conviennent qu'il y a un plus grand nombre de maladies chez les célibataires que chez les gens mariés : c'est ce que l'on observe spécialement dans les couvens des deux sexes ; et il est évident, surtout chez les religieuses, que les maladies chroniques y sont plus fréquentes, et qu'elles meurent plus jeunes que les femmes mariées qui ont eu plusieurs enfans. Cette différence est surtout sensible après la cessation des règles, époque funeste de l'apparition des maladies cancéreuses, de l'hydropisie enkystée des trompes et des ovaires, etc., qui se montrent bien plus rarement chez les femmes qui ont satisfait au vœu de la nature. (M. *Capuron*, Maladies des femmes, p. 149 ; *Sacombe*, Observations sur la grossesse ; *Astruc*, M. *Richerand*, etc.)

Le retard que les filles mettent à se marier a des effets différens suivant le tempérament et toutes les causes qui augmentent la force de la sensibilité générale de l'économie ou de l'utérus en particulier. Quelques-unes en éprouvent à peine de légers dérangemens, d'autres au contraire en reçoivent de graves atteintes.

Il est d'observation que les personnes qui gardent une continence trop rigoureuse pour la force de leur tempérament, et dont la résistance n'est secondée par aucune évacuation involontaire, se concentrent trop en elles-mêmes et deviennent des êtres insupportables dans la société. « Considérez, dit l'auteur de la médecine de l'esprit, cette jeune fille parvenue à l'âge de la puberté, ou, pour mieux dire, de nubilité ; si par des réglemens trop sévères elle refuse d'obéir à la loi de nature, l'utérus entre dans une espèce de fureur et l'accable de mille symptômes aussi singuliers qu'effrayans. Quel spasme dans les nerfs, quel désordre dans les fonctions et souvent dans la raison ! Vous la verrez trembler, suer, pâlir, rougir, pleurer, rire dans un très-court espace de temps. Bientôt vous la verrez bâiller, tomber dans un ennui mortel, avoir des syncopes, des mouvemens convulsifs, des vapeurs de toute espèce. A une fièvre lente succè-

deront les pâles couleurs, la suppression du tribut menstruel et la mort même qui est le terme de tous les maux ». J'ai connu un homme en proie à de fréquens accès de priapisme occasionnés par la continence la plus exacte, qui n'a cédé qu'à l'usage du coït: et les accès reparaissent encore de temps à autre, lorsqu'il refuse de satisfaire à ce besoin.

Aétius recommande les plaisirs de l'amour comme un remède assuré contre la tristesse et l'humeur noire. *Svenh* rapporte qu'une italienne, sortie nue de chez elle, dans un accès de folie était entrée dans une maison où plusieurs soldats la firent servir à leurs plaisirs, et qu'elle recouvra la raison au milieu de leurs embrassemens. *Lauzoni* de *Ferrare* rapporte deux observations qui prouvent les bons effets du mariage sur l'économie animale. La première a pour objet une veuve qui était devenue sujette à de fréquens accès d'épilepsie depuis la mort de son époux, et qui recouvra la santé par l'effet d'un second hymen. La deuxième est celle d'une jeune fille qui était atteinte d'une fièvre intermittente pour laquelle tous les secours de l'art avaient été inutiles, et qui fut guérie aussitôt après que ses parens lui eurent donné un mari.

Nous avons déjà vu qu'une grande quantité de maladies qui attaquent les femmes à l'époque de la puberté, proviennent de la difficulté que les règles éprouvent à s'établir. C'est encore à leur suppression complète ou incomplète, lorsqu'elles ont paru, que doivent être attribuées une foule d'affections variées plus ou moins graves.

Le mariage par les plaisirs qu'il procure, et par l'emploi convenable de l'excitabilité des organes de la génération, rappelle l'utérus à ses fonctions, détermine souvent l'écoulement menstruel, et guérit ainsi une grande quantité de maladies rebelles tant que la menstruation était suspendue ; il termine ainsi plusieurs maladies ouvent occasionnées par le célibat, telles que les coliques, les migraines, l'hystérie, la nymphomanie, la manie, la catalepsie,

l'apoplexie, etc. Pour se convaincre entiérement des heureux effets du mariage sur la santé, il ne faut qu'examiner ceux qu'il opère sur les filles atteintes de chlorose. Observez cette jeune fille dont le visage pâle et jaune annonce le mal qui la tourmente; son corps est lourd, sa tête douloureuse; sa respiration entrecoupée lui permet à peine de prononcer quelques mots, qu'elle articule faiblement; son estomac remplit mal ses fonctions; elle n'a de goût que pour les substances non alimentaires, tandis qu'elle refuse celle qu'exige son état; sa démarche est nonchalante, et sa toilette peu soignée; les yeux sont ternes, quelquefois larmoyans; et ses regards languissans et tristes excitent la compassion de ceux qui l'entourent. Rien ne peut la retirer de son apathie, si ce n'est son amant, dont la voix ranime encore en elle quelques éclairs de sensibilité; tout lui paraît indifférent dans la nature, tout la fatigue et l'ennuie: mais, si le feu des plaisirs de l'amour la réveille, si le flambeau de l'hymen s'allume, tout change aussitôt, c'est un rayon qui dissipe les nuages d'un horizon nébuleux; et les lys et les roses viennent encore embellir sa figure, et montrer le bien-être que la jeune femme éprouve quand elle a satisfait aux lois de la nature.

Les scrophules, maladies devenues malheureusement trop communes, si elles ne sont pas entièrement dissipées après la puberté, éprouvent de grands amendemens par le mariage.

Les fleurs blanches dont un grand nombre de filles sont affligées, déjà même avant la puberté, trouvent dans les plaisirs de l'amour leur guérison; et *Chambon* en a connu plusieurs dans ce cas, qui ont été guéries de cette manière. M. *Pinel* rapporte le fait remarquable d'une femme âgée de dix-neuf ans, qui dut la cure de cette maladie au mariage et à la grossesse.

On trouve dans le Recueil périodique de la société de médecine de Paris, t. 6, p. 230, l'exemple d'une dame de trente ans épileptique, guérie par ce moyen.

Je pense que ces observations démontrent suffisamment que le mariage peut être indiqué dans un grand nombre de cas, comme un moyen efficace pour obtenir la guérison de plusieurs maladies. Les dispositions individuelles elles-mêmes, et les affections dépendantes du tempérament, se trouvent modifiées par l'influence des plaisirs de l'amour. Les femmes du tempérament bilieux, et celles dont le système vasculaire prédomine dans l'abdomen, sont sujettes à un grand nombre d'indispositions si elles restent vierges. Ces plaisirs entretiennent la gaîté chez les femmes sanguines ; ils la font naître chez les mélancoliques, et amènent une douce chaleur et une énergie modérée chez celles que distingue la prédominance du système lymphatique. Qui n'a point observé que l'engourdissement, la pesanteur, les lassitudes vagues, les insomnies, les songes fatigans qui surviennent à la suite d'une longue continence, se calment par l'usage modéré des plaisirs vénériens.

Maladies produites par le mariage.

S'il est avantageux pour la femme de céder au vœu de la nature dans l'âge de la force, il est très-dangereux d'en contracter l'habitude hors l'époque prescrite par la nature. On observe chaque jour les malheureux effets des plaisirs prématurés ou tardifs ; ils occasionnent un grand nombre de maladies incurables, telles que la consomption dorsale, l'hémoptysie, l'apoplexie, etc. Devenue mère trop jeune, la femme se flétrit de bonne heure ; elle porte rarement ses enfans jusqu'au terme ordinaire ; sa grossesse est toujors accompagnée d'accidens ; les veilles, les tracas domestisques sont au-dessus de sa frêle machine. Quelquefois aussi l'amour qui l'entraîne à cet âge lui fera négliger les devoirs qu'impose la maternité.

Le lien si naturel et si doux du mariage peut devenir la cause des

plus déplorables maladies par l'abus des jouissances vénériennes qui épuisent insensiblement l'individu le mieux constitué. Cette vérité est prouvée par un grand nombre d'observations consignées dans les ouverags d'*Hippocrate*, *Celse*, *Arétée*, *Galien*, *Klochof*, *Tabouret*, *Boerhaave*, *Van-Swiéten*, *Tissot*, et autres. *Pline* le naturaliste, rapporte que Cornélius Gallus, ancien préteur, et Titus Thérius, chevalier romain, moururent après de longs excès dans les plaisirs de Vénus. *Sauvages* rapporte l'observation d'un homme, qui, pendant douze ans, éprouva au milieu de l'acte un spasme qui lui roidissait tout le corps avec perte de sentiment et de connaissance. Le docteur *Noche* a vu en 1808 une homme de trente ans qui avait éprouvé un hémiplégie à la suite de jouissances excessives. Tant de vérités prouvent authentiquement que le mariage peut devenir funeste.

Nous n'ignorons cependant pas que la femme peut mieux supporter que l'homme l'excès des plaisirs de l'amour, parce qu'elle n'a pas une véritable émission spermatique : mais qu'elle ne se fie pas à cette faculté ; car le spasme est pour beaucoup dans la pratique qui suit ces plaisirs, que plusieurs auteurs ont comparé à une action très-voisine de la convulsion, et qui, par cela même, nuit au système nerveux en géneral, et au cerveau en particulier. Une raison, qui, dans ce cas, contribue aussi à l'affaiblissement du genre nerveux ; c'est l'augmentation de la quantité de sang qui se porte à la tête pendant l'acte vénérien, augmentation bien démontrée, et qui est allée jusqu'à produire l'apoplexie. On rencontre dans les auteurs plusieurs faits de ce genre. *Hoffmann* rapporte qu'un soldat mourut apoplectique au moment où il se livrait à cet acte avec fureur, et qu'on trouva son cerveau gorgé de sang. J'ai vu, moi-même un roulier qui est mort après s'être livré dix fois à ce plaisir ; on trouva un épanchement dans les ventricules.

Nous pourrions rapporter encore plusieurs observations de prati-

ciens recommandables à l'appui de ce que nous avançons. Il me semble qu'il est assez prouvé que le mariage peut être très-utile lorsqu'il est exercé dans des circonstances favorables; mais malheur au transgresseur !

APHORISMI.

I.

Quibus epilepsiæ antè pubertatem contingunt, mutationem habent : quibus verò accidunt viginti quinque annos natis, hi plerùmque commoriuntur. Hipp., *sect.* 5, *aph.* 7.

II.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. Id., *ibid.*, *aph.* 57.

III.

Quibus feminis menstrua non proveniunt, necesse est capitis acerbissimi dolores sint, vel quælibet alia pars morbo infestetur. Cels., *lib.* 2, *cap.* 1, *sect.* 4.

IV.

Si mulieri in utero gerenti purgationes prodeant, fœtum sanum esse difficile. Hipp., *ibid.*, *aph.* 60.

V.

Labor, cibus, potus, somnus, venus, omnia mediocria. Id., *Epid.*, *lib.* 6, *pars* 6, *aph.* 5.

VI.

Moderatæ veneris salutaris sæpissimè est usus. Roderic a Castro, *lib.* 3, *de Nat. mulier.*, *cap.* 8.

VII.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. Hipp., *sect.* 2, *aph.* 5.

VIII.

In morbis acutis extremarum partium frigus, malum. Id., *sect.* 7, *aph.* 1.